

Aria

À Chiara

L'automne fut bien cruel. Très vite la ville déclinait vers le froid – et le brun des paysages me sembla noir. Je pris la voiture. J'attendis qu'une femme soit sur le bord, qu'elle me demande de l'emmener avec moi. Mais le temps ne prêtait pas à ces sorties de femmes, sur une route, à la fin de l'automne. J'imaginai écrire un texte final à la suite duquel je mourais d'une maladie nerveuse. Cette fiction fut le stimulus de ma course. Je savais qu'en rentrant, il me faudrait utiliser ce que j'avais vu pour écrire. Mais la campagne provoqua une froideur incroyable. Regardant l'étendue, je fus pris d'une nostalgie des villes où les femmes vous rendent plus disponibles que devant des étangs traversés par des flamands roses faméliques.

Il y avait au bout du chemin une plage éventée que le mistral pointait du doigt. « Je pourrais à la rigueur inventer une orgie sur cet endroit mortel. » Il n'y avait que deux ou trois silhouettes au bord de la mer. Je descendis de ma voiture que j'avais garée derrière une caravane abandonnée. Je pensais que beaucoup plus tard, je me souviendrais de cette escapade, brusque passage vers mon néant. J'écrivis sur le sable « mon néant. » Les mots formés me semblèrent aussi friables que le sable. Je respirais en jetant mon regard du côté des dunes, au plus loin. Le vent commença à balayer mes lettres. Le mot sur le sable s'atomisa, se dispersa dans l'espace de la plage. Ce spectacle me plaisait. Comment en rendre compte ? Fallait-il éprouver une jouissance pour nommer cette mer étale, ennuyeuse, sans relief, si ce n'est lorsqu'elle vient buter contre le sable, formant un cône transparent pour ensuite rouler sur les cailloux et redescendre sagement vers la mer ?

Au bout de dix minutes de joie, comme cela devait se produire, une femme faisait du stop. C'était une prostituée. Je l'invitai à prendre une tasse de café, dans la voiture. On parla de nos métiers respectifs. Je déclinai mes qualités, me vantant de livres que je n'avais pas écrits, elle me décrivant des pénis suçotés. Un climat propice à la confiance s'installa. Je m'intéressai gratuitement à elle. Jamais elle ne me proposa de la consommer. Elle parla deux heures, me confia qu'à peine arrivée en France, on la captura pour la mettre au tapin sur cette route. Elle vivait au bout de cette route, elle n'avait jamais connu autre chose que cette route ; paraît-il qu'au bout de cette route, (dans le sens opposé) il y avait la mer.

Le ciel se fermait comme un entonnoir sur le pare-brise et la pluie vint dramatiser le visage de cette femme. Le ciel la pleurait. Je trouvais cela beau. Mais je ne parlais pas. Elle continuait à poser des questions, se demandant pourquoi j'étais sorti, ce que j'attendais d'elle, de la mer, du paysage – tout en réajustant sa jupe pour vérifier si ces bagatelles produisaient l'effet voulu : grossir sa féminité pour attirer le mâle. J'étais ce mâle, en quête d'un plaisir plus absolu qu'une fellation.

Je lui avouai cette décision de me consacrer entièrement à la littérature, contre les femmes et la campagne. La pute – suis-je violent en la nommant ainsi ? – voulut mettre de la musique et je lui proposai le concerto pour trois ou quatre pianos de J.S. Bach. Elle n’aimait pas cette interprétation : trop rapide, trop lyrique, vulgaire. Elle me confia sa passion pour le compositeur et sa connaissance étendue de l’œuvre, ayant souvent couché avec un interprète fameux de J.S.B. Je rêvais. On parla de cet odieux arbitraire :

« Bach n’a jamais indiqué la vitesse d’exécution de ses morceaux. » La pute m’étonna et je pris peur. Elle avoua sa passion pour les *Variations Goldberg*, musique qui l’aidait à transcender ses besognes :

« Lorsque les Camarguais veulent vous badigeonner de foutre, si vous n’avez pas en tête l’*Aria*, vous la perdez. »

Comme je devenais de plus en plus perplexe, je lui ordonnai de sortir de ma voiture, ce qu’elle fit sans broncher.

Je mis le contact et continuai mon chemin.

J’éprouvais le scandale de cette situation.

Lorsqu’elle quitta ma voiture, elle demanda deux cents francs pour cette confidence. Était-je pitoyable ?

Elle m’affirma que son histoire valait bien la création d’une nouvelle.

« Je ne lui ferai pas ce plaisir, » me dis-je en appuyant sur l’accélérateur.

J’étais déjà loin, la pluie s’arrêta. À la rigueur, j’aurais dû embrasser l’asiatique. Outre la panne de sujet, les femmes demeuraient étrangères, non participantes à la vie de ma chair. Je décidai d’oublier ces petits échecs et j’arrivai dans un restaurant, au sortir de la route nationale.

Je pensais :

« Pourquoi ne pas imaginer une conversation entre une pute et un homme, au sujet de l’exécution de l’*Art de la Fugue* ? »

Il faut dire que depuis un certain temps le compositeur et sa musique m’enchantaient. Je demandai à un jeune serveur la carte. Je commandais *le plat d’image*, dans l’étonnement.

« Mais qu’est-ce donc, mon garçon ? »

D’après lui, je ne devais rien savoir. J’attendis, évasif, en sifflotant l’*Aria* pour penser au visage de cette femme. Dix minutes passèrent et le fameux plat me fut offert sur un plateau d’argent. On fit musique. Le cuisinier ordonna de passer le quatrième contrepoint de l’*Art de la Fugue*, celui que j’aimais tant. Et la surprise ce fut l’arrivée de la pute. Elle s’approcha du plat d’images, me chuchota que j’allais enfin m’enrichir. Je n’en crus pas mes yeux. Sur une assiette, il y avait une bonne centaine de photographies : des souvenirs d’enfance remuaient dans le creux de l’assiette, des photographies amoureuses empilées, des images de villes, des lits, des visages, des espaces en pagaille, des photographies usées, jaunies, des plus proches aux plus lointaines, sorties du paysage de ma vie désordonnée. L’orgue du *Contrapunctus IV* de l’*Art de la Fugue* m’intimida comme jamais, je me mis vaguement à geindre.

La pute commenta :

« Vous avez le choix, vous avez le temps. »

Elle me distribua tour à tour les images. Chose étrange, elles exhalaient une odeur particulière, liée à leur forme, à leur histoire. Je tremblais, je balbutiais. Que faire avec des telles reproductions ? L’image d’une femme sur la route retint mon attention. Je reconnus la récente asiatique. Je trouvai cela scandaleux. Elle s’excusa, mais déclara que chacune de ces images constituait un souvenir de ma vie. Et comme je venais juste de la fréquenter, cette image avait sa place. On voyait sur la photographie la jeune femme qui m’attendait sur la route. Derrière, en cuisine, ils riaient de bon cœur. Regardant plus attentivement l’image, je fus pris d’une angoisse : je regardais des choses qui m’avaient échappé. Si j’avais voulu décrire cette pute, je n’aurais pas pu. L’intégrant à mon récit, elle serait floue, et l’image vint dénoncer mon absence affligeante d’attention. Impossible de rivaliser avec elle.

Mais je ne compte pas ennuyer le lecteur en décrivant les images contenues dans l’assiette. Mes ultimes paroles furent prononcées dans la dispersion de la musique :

« Oui mademoiselle, je suis certain que cela va m’aider dans mon travail, j’ai beaucoup apprécié vos remarques sur l’interprétation pianistique de J.S.B., dès que je retournerai chez moi, je vous jure que j’y travaillerai, je vous sauverai, je trouverai. »

Je voulus sortir au plus vite de cette situation imaginaire, voyant de quel type de réduction et de pauvreté elle émanait. Mes souvenirs et mes rêves sont médiocres : quand j’essaye d’inventer, je suis devant deux ou trois éléments absurdes qui ne débouchent sur rien et qui sonnent faux.

Je chassai ces visions et revins à mon désir originel. Celui-ci concernait l’arrivée catastrophique de l’hiver. J’imaginai un lent paragraphe, défiant ma haine pour la campagne, sans nécessairement combler l’absence d’émotion par l’arrivée d’une prostituée au bord de mon imagination. Je gardai pour moi ce désir de récit et je sortis du restaurant.

En réalité, je m’étais rendu sur la plage. Mais je n’avais vu personne. Je n’avais pas écrit « mon néant » sur le sable. Je n’avais pas croisé de prostituée. Oui, j’avais sifflé l’*Aria* en regardant des vagues, mais j’étais rentré chez moi, triste et sans sujet.

Amaury da CUNHA